

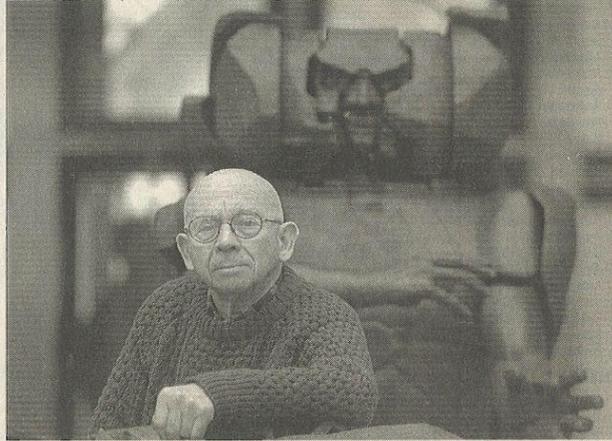
DISPARITIONS

# Ipoustéguy

Sculpteur au style composite mais très reconnaissable

Le sculpteur Jean Robert, dit Ipoustéguy, est mort à son domicile de Dun-sur-Meuse (Meuse), mercredi 8 février, à l'âge de 86 ans. Né à Dun-sur-Meuse le 6 janvier 1920 dans une famille ouvrière, Jean Robert entreprend son apprentissage artistique en 1938, dans l'atelier de Robert Lesbounit. Réfractaire au STO pendant l'Occupation, il trouve à s'employer à la gare de Saintes, où il échappe à un bombardement grâce à un soldat allemand qui lui ouvre la porte d'un blockhaus.

De retour à Paris après la Libération, il se remet à peindre et participe, en 1947, au programme décoratif de l'église Saint-Jacques de Montrouge. Il prend alors pour pseudonyme le nom de jeune fille de sa mère, Ipoustéguy. Peu de temps après, il décide de se consacrer à la sculpture. Grâce à Henri-Georges Adam, il expose au Salon de mai des œuvres construites en plâtre ou en ciment selon une géométrie anguleuse. Bien qu'il reste une réfé-



ELDER NEVILLE/CORBIS

rence figurative dans *Rose* (1955) ou dans *Le Cénotaphe* (1957), l'architecture des lignes brisées et des volumes est prédominante. *Architecture* est du reste une œuvre monumentale conçue en 1956 selon les mêmes règles. Celles-ci perdent cependant leur autorité à mesure qu'Ipoustéguy éprouve plus d'intérêt pour le surréalisme. Non pour rallier le mouvement, mais pour oser donner naissance à des œuvres où les éléments figuratifs sont réinterprétés par l'oniris-

me et par le symbolisme. *Casque fendu* (1958) annonce cette évolution décisive, qui est montrée à partir de 1962 par la galerie Claude Bernard, demeurée la sienne jusqu'en 1985.

Le vocabulaire sculptural de l'artiste se constitue dès lors en jouant sur des registres très différents et que l'on croirait peu faits pour s'allier : une figuration humaine expressionniste et dynamique, des éléments d'architecture qui structurent les pièces, des références aux objets et aux matériaux du quotidien fondus dans le bronze. Questionné sur son genre, il répondait simplement : « C'est celui qui est le sien et que je ne saurais définir. »

Dans ce style composite mais très reconnaissable, Ipoustéguy exécute des œuvres aux sujets et aux tonalités divers, du solennel à l'intime, du tragique à l'érotique. En 1976, à la demande de l'évêché de Philadelphie, il conçoit un monument en marbre et bronze à la mémoire du premier saint américain, John Neuman. Mais il est aussi l'auteur de *La Mort du frère*, en hommage à Pierre Overney, militant de la Gauche prolétarienne tué en 1972 par un vigile de l'usine Renault de Boulogne-Billancourt.

Plusieurs ensembles monumentaux lui ont été commandés par des villes : Grenoble en 1972, Berlin en 1979 – sur le thème « L'homme construit sa ville » –, Chambéry en 1981, Lyon en 1982, où il réalise un important ensemble entre mairie et Rhône, Paris en 1985 pour une célébration de Rimbaud qui, comme nombre de ses œuvres, fut controversée. Sans doute est-ce à cette réputation qu'il a dû d'être très peu exposé par les musées français. Il s'en consolait en affirmant : « Je n'hésite pas à être seul. » ■

PHILIPPE DAGEN

# Décès du nouveau Rodin

*Jean Robert dit Ipoustéguy, sculpteur mondialement connu, est décédé, hier matin, dans sa maison de Douillon. Né à Dun en 1920, il était revenu aux sources il y a quelques années.*

Hier matin, le grand sculpteur est mort dans sa maison de Douillon. Mais c'est en 1997 que l'on a commencé à reparler d'Ipoustéguy en Meuse.

Né en 1920 à Dun, l'artiste a travaillé toute sa vie à Choisy-le-Roi en banlieue parisienne. Ses œuvres ont voyagé à travers le monde d'exposition en exposition et peuplent d'ailleurs les grands musées d'Oslo à New York en passant par Berlin. Sa notoriété a grandi avec un talent qui n'a jamais connu de creux. Célèbre internationalement, il est considéré comme l'un des plus grands artistes français du XXe siècle.

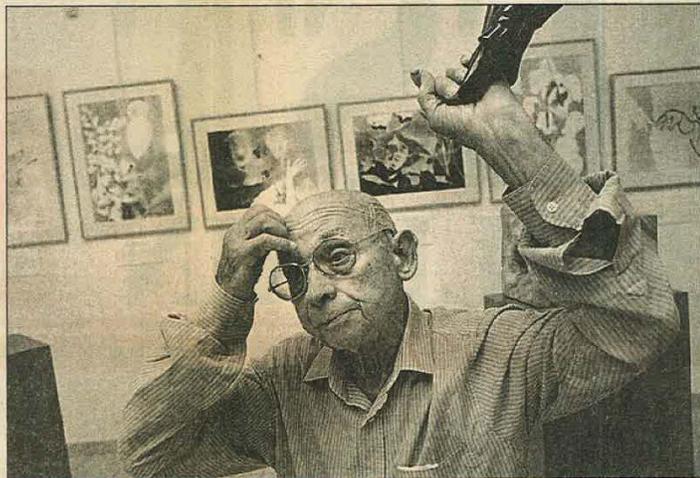
En 1997 donc, on parlait de la création du centre qui porte son nom à Dun. Le Conseil général avait bouclé le budget. Et Françoise Monnin, historienne et critique d'art, expliquait que l'artiste était « *inclassable* ». Classicisme, abstraction, gigantisme, héritier de Rodin, Picasso avec une touche de Agostini. Soit. Il était

tout cela à la fois dans des œuvres aux formes lisses, toutes en courbes, attirant la main et le regard ou celles plus rugueuses et torturées. Réservé et discret, il laissait librement parler son travail d'artiste : « *Le sculpteur reste dans l'ombre, ses œuvres sont à la lumière* ».

### En Pologne

Parti tôt du département, il y revient en fanfare, notoriété acquise. En décembre 1999, le président de l'exécutif meusien dévoile « *L'Homme passant la porte* » disposé dans la cour de l'Hôtel du Département. C'était, ironie, pour cet artiste honoré partout, sa première commande publique en France.

En 2001, c'est le Centre culturel Ipoustéguy qui est inauguré dans sa ville natale de Dun. Dans ce lieu dédié à l'artiste sont exposées des œuvres majeures comme « *Louise Labé* » dont le bronze est installé à Lyon. Mais aussi « *Gange, fleuve*



« Le sculpteur reste dans l'ombre, ses œuvres sont à la lumière. »

de mythes », « *Les plongeuses* » ou « *Alvéoles* » et « *Seins tactiles* ». Aquarelles, dessins et esquisses y

sont également présentés. L'artiste avait offert à la ville, l'une de ses œuvres majeures : « *La mort de l'évêque Neumann* » qui est exposée dans l'église Notre-Dame de Dun-Haut.

En 2002, cinq de ses bronzes, symbolisant le corps humain, ont constitué l'un des sommets de la « *Biennale de sculptures de Poznan* » en Pologne. Très connu dans ce pays, vénéré comme « *un nouveau Rodin* », il avait fait la une de la presse polonaise.

### « Surprise totale »

C'est à la fin de l'année 2002, lors d'une exposition au Conseil général, qu'il avait annoncé son retour définitif dans son village natal. Ce fut chose faite en 2003 quand il s'est installé, avec son épouse, dans une maison de Douillon. Toutes ses œuvres ont été démenagées de pavillon de Choisy-le-Roi pour être entreposées en Meuse. En 2003 encore, Ipoustéguy, chevalier de la Légion d'honneur, avait reçu le prix

de la Fondation Del Duca remis sous la coupole de l'Académie à Paris.

Enfin, en juin 2005 était diffusé en avant-première un film de 26 minutes réalisé par Alain Riès sur ce départ : « *Ipoustéguy, l'homme qui déménage* ».

Bernard Courtaux, conseiller général de Dun et maire de Douillon est triste. « *C'est une surprise totale et ça nous touche beaucoup. Ipoustéguy, c'est l'image de marque de notre secteur. C'était un grand sculpteur et un homme de qualité avec lequel on aimait discuter. Même si on ne le voyait plus beaucoup ces derniers mois, il faisait partie de la vie locale.* »

Ipoustéguy avait épousé Françoise dont il avait eu une fille, Marie-Pierre, et un fils, Dominique.

Les obsèques auront lieu samedi 11 février à 10 h 30 en l'église de Dun-sur-Meuse. L'inhumation se déroulera au cimetière du Montparnasse à Paris.

Frédéric PLANCARD



En 2001, lors de l'inauguration du centre Ipoustéguy. Photos d'archives Franck LALLEMAND et Vincent MUNIER

## Mort du sculpteur Jean Ipoustéguy

L'artiste aux œuvres abruptes en marbre ou en bronze avait 86 ans.

Il n'aimait ni le Coca-Cola, ni Botero. Deux traits marquants (rapportés sur le site [www.ipousteguy.net](http://www.ipousteguy.net)) du sculpteur Jean Ipoustéguy, mort hier matin à 86 ans dans son village de Dun-sur-Meuse (55). Il y était né en 1920 et s'y était retiré en 2004. En 1995, la municipalité avait ouvert là un centre culturel rassemblant nombre de ses sculptures. Plus célèbre à Copenhague ou Berlin (où il fut chargé d'édifier un grand ensemble sculptural en 1979) qu'à Paris, Ipoustéguy avait trouvé son coin de solitude dans le village lorrain.

Clerc de notaire, il s'est formé en 1938 aux cours du soir de la Ville de Paris. En 1947, il participe à la décoration de l'église Saint-Jacques de Montrouge. Jusqu'alors, il s'appelle Jean Robert. L'artiste prendra pour la postérité le nom de sa mère: Ipoustéguy. Il abandonne la peinture en 1953 pour se consacrer à la sculpture, au dessin et à l'écriture. C'est en force qu'il taille son chemin, celui, abrupt, de ses sculptures en marbre ou en bronze. «*J'ai sculpté beaucoup de morts: mon père, ma mère, ma fille. Est-ce indécent?*» (*Libération* du 30 juin 2001).

En 1962, il entre à la galerie Claude-Bernard (qu'il quitte en 1984). En mai 1968, il passe par l'atelier des beaux-arts de Paris, puis réalise une sculpture après la mort de Pierre Overney, en 1972. «*Mes sculptures se sont enveloppées de leur propre simplicité. Je suis un imagier. Je ne peux pas dissocier l'image de l'environnement.*» Le Catalogue raisonné de ses sculptures est paru en 2001 à la Différence. ◀ E.L.

Il s'était toujours tenu loin des chemins trop bien balisés, aussi son nom est-il moins connu du grand public que certains de ses camarades en sculpture. Mais Ipoustéguy demeurera l'un des artistes majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, un homme simple et ouvert, un esprit très cultivé et très curieux, un éternel petit poucet rêveur qui savait de quelle muse il était le féal... Il se battait avec la matière, la forme, il cherchait dans la couleur l'essence mystique, c'était un être spirituel. Ipoustéguy s'est éteint hier dans sa maison de Dun-sur-Meuse.

C'est là, dans ce village que Jean Robert était né le 6 janvier 1920. Son père, menuisier, était épris d'art : il peignait, jouait de la musique, il faisait du théâtre et lisait énormément. C'est dans cette atmosphère fervente, ce culte de la belle ouvrage qu'a grandi celui qui fut un très bon élève – vingt sur vingt au brevet – et des cours du soir à Paris où sa famille s'est installée. Il n'avait jamais oublié le professeur qui avait tant compté pour lui, M. Lesbounit. Il l'avait fait lire plus encore, il lui avait fait découvrir le Louvre comme les artistes contemporains. Ipoustéguy avait deux piétés : celle pour son père, celle pour ce professeur qu'il évoquait chaque fois qu'on avait la chance de le rencontrer comme, ces dernières années, lorsqu'il terminait l'installation du très bel ensemble, L'Illustre Passion qui illumina des jours durant l'église Saint-Roch.

Mobilisé pendant la guerre, il avait alors réalisé sa première sculpture, une Pietà de boue séchée dans le cadre impressionnant et inspirant de la Grande-Chartreuse. En 1948, il s'était installé à Choisy-le-Roi, dans d'anciens ateliers de céramique dont il avait fait une sorte d'île. La végétation s'y épanouissait comme en une jungle à la Douanier Rousseau et des animaux habitaient, heureux, ce paradis. Il y demeura très longtemps. Travaillant, toujours travaillant. Ses œuvres sont exposées partout autour du monde. En France, bien sûr, mais dans de nombreux pays : dehors, à Paris, près de l'Arsenal, son Homme aux semelles devant de 1988 – comme le vent qui porte Rimbaud, à Washington A la lumière de chacun (1982), au musée de Melbourne Mort du père (1968). Ipoustéguy avait un faible pour L'Homme construit sa ville, une sculpture de bronze (1979) à laquelle il était particulièrement attaché et dont on dit qu'elle est sans doute la plus monumentale réalisation du XX<sup>e</sup> siècle.

Mais il aimait aussi les petites formes et sans cesse il dessinait. D'ailleurs, son art, sa manière de dompter la matière, de trouver en elle la musicalité la plus profonde, tenait profondément à son sens du dessin, à la puissance de son trait, sa sûreté, sa subtilité.

Des livres nombreux ont été consacrés à cet homme bon et simple. Un catalogue raisonné lui a été consacré avec de beaux textes de grands écrivains (John Updike) et d'amateurs lettrés (Olivier Kaepelin). Avec le temps, Ipoustéguy était devenu encore plus gracile. Il devenait transparent comme un saint d'autrefois. Sa voix grêle trahissait sa générosité d'éternel émerveillé. Il aimait le monde et les autres. Il y a trois ans, il avait quitté l'Arche de Noé de Choisy pour retrouver Dun-sur-Meuse où une fondation porte son nom. Le ministre de la Culture et de la Communication a salué l'artiste de la forme, le poète qu'on n'oubliera pas.